

L'école en image

Culture et démocratie

Jean De Munck, Marie-Claude Blais, Jean-Pierre Lebrun

Réactions et échanges

Frédéric Matriche : Jean De Munck, en mars, il y a 6 mois, vous évoquiez la place de l'art à l'école et vous disiez ceci : « *Après deux siècles de discussions, de conflits sur la pédagogie, peut-être pourrait-on revenir à Schiller et considérer qu'effectivement l'enjeu du rapport au savoir, du rapport au politique sont des enjeux importants, mais que, fondamentalement, la vraie liberté se conquiert dans ce travail réflexif sur la sensibilité, sur le sentiment...* »

À Marche-en-Famenne, au sein de trois écoles libres secondaires, Philippe Toussaint, professeur et coordinateur culturel avec ses élèves, donne tout son sens à cette phrase de Schiller : « *Les artistes sont les meilleurs artisans du progrès politique comme du progrès tout court* ».

Alors « Art et culture à l'école », est-ce un enjeu pour la démocratie ? Je vous propose de regarder ensemble la première vidéo...

"vidéo"

Après la vision de cette première vidéo, je vous propose de faire réagir nos trois intervenants du jour. Commençons par Marie-Claude Blais. Nous avons dix petites minutes pour vous faire réagir tous les trois.

Que reprenez-vous de ce que vous venez de voir ? Est-ce que vous avez un commentaire à faire par rapport à ce thème ?

Marie-Claude Blais : Par rapport au thème de la démocratie ? Oui. Je trouve que c'est passionnant parce que ça montre, à travers une discipline qu'on n'a pas souvent l'idée d'évoquer et toutes les disciplines artistiques, ce qu'on met en place dans une éducation à la démocratie. C'est l'éducation de la sensibilité et du jugement. La mise en jeu du corps (on voit beaucoup d'exercices corporels dans une dimension culturelle au théâtre ou la danse) contribue évidemment à aiguïser la sensibilité et la perception de soi et de l'autre. Ce qu'on peut faire avec les différences de l'autre, c'est génial.

Là, on a vu une capsule sur l'enseignement artistique, mais, dans toutes les disciplines, on peut trouver des profs intelligents qui font passer justement, sans faire passer de discours. On ne peut rien faire tout seul. Dans toutes ces disciplines artistiques, c'est clair et surtout les disciplines collectives bien évidemment. Même la musique... Et de toute façon, il y a le regard du spectateur qui fait partie de l'œuvre. Donc, tout ce qui relève de l'écoute de l'autre, de l'empathie, la mise à la place de l'autre, apprendre à raisonner avec d'autres...et bien, c'est présent là comme dans toutes les autres disciplines.

Frédéric Matriche : Jean-Pierre Lebrun, la culture, l'art au sein des écoles, c'est important ?

Jean-Pierre Lebrun : Évidemment. J'ai bien aimé l'intertitre de l'enseignant comme un passeur. Vous venez de le redire, Marie-Claude Blais : le passeur, c'est la position juste et c'est à mon avis très important aujourd'hui dans la pratique artistique parce qu'au fond, il ne va pas lui dire ce qu'il a à dire... Justement, il le sait bien, mais il est très sensible et il intervient, il interagit avec les jeunes pour essayer de leur faire entendre qu'il y a précisément des règles auxquelles il faut se soumettre. Il y a des contraintes qu'il faut accepter. Toute cette dimension montre bien que ce qui se passe là-dedans, ce n'est pas seulement veiller aux particularismes de chacun, mais bien essayer de rencontrer ce qui de particulier chez chacun touche l'universel. Du coup, ce n'est plus le particulier, c'est le singulier. Ce n'est pas tout à fait la même chose parce que le singulier, en principe, tient les deux ensemble tandis que le particulier, c'est simplement « chacun fait comme il veut ». Maintenant, on voit bien que l'enseignant a une fonction tout à fait centrale : être le lieu d'interlocution de ce trajet intérieur. À mon avis, beaucoup de gens n'ont pas fait ce trajet dans leur histoire familiale ou scolaire. D'où, d'ailleurs, cette formule à la fin que je trouve intéressante de Madame Lasida qui dit que la phobie ce n'est pas la peur. Je crois qu'aujourd'hui, c'est plutôt une peur paralysante. Le jeune n'ose plus y aller, il se trouve envahi par quelque chose qui le plombe littéralement. On voit bien que l'opportunité de cet enseignant est tout à fait juste : grâce à la rencontre, il soutient quelque chose.

Frédéric Matriche : Jean De Munck, dans la vidéo, l'enseignant dit : « *ça serait dommage si l'école devient un entonnoir... Chacun doit conserver ses particularités* ». Qu'est-ce que vous en pensez ?

Jean De Munck : Je pense, comme Jean-Pierre, que la notion de particularité n'est pas suffisante. Justement, si une œuvre d'art est une œuvre d'art, c'est parce qu'elle communique et qu'elle peut être appréciée par un autre. Et si l'art a vraiment une fonction paradigmatique, c'est en tant que fonction de communication et donc, c'est l'expression du particulier dans une forme d'universalité quand même. Ça, c'est une première chose. Deuxième chose : le rapport avec la démocratie. Si Donald Trump a été élu, ça pose quand même une question culturelle énorme. Comment est-il possible de promouvoir un personnage pareil et que tous les filtres classiques de sélection du personnel politique n'aient pas joué ? Comment cela est-il possible ? Une réponse est donnée par quelques intellectuels américains, une réponse profonde, notamment par Martha Nussbaum, une philosophe que certains d'entre vous connaissent probablement. Elle dit que ce qui a changé aux États-Unis depuis 20 ans, ce sont les programmes d'enseignement. Depuis 20 ans, la dimension humaniste (l'enseignement de la littérature, l'enseignement de l'histoire) a disparu. Elle insiste beaucoup sur la disparition de l'enseignement de la littérature, sur la valeur formative de la lecture des romans. Pourquoi est-ce que lire un roman est formatif et éducatif ? Pour une raison simple : on s'identifie au personnage, à un autre. Si l'auteur a beaucoup de talent, on découvre de façon singulière un type de réaction à laquelle on n'a jamais pensé et qui se justifie dans le cours de la narration. Donc, comme dit Marie-Claude, c'est l'empathie qui est enseignée à travers la littérature, la capacité de se mettre à la place d'autrui. Et c'est de plus en plus ce qui manque au public américain sur le plan culturel. Je pense qu'il y a là un point très important.

Dans l'école classique, l'art qui était enseigné c'était essentiellement les lettres, la poésie et la littérature. Il me semble qu'il y a quand même deux déplacements par rapport à l'enseignement classique. Le premier déplacement, c'est qu'on ne se limite plus aux lettres : on passe par le langage plastique, le langage musical, la danse c'est-à-dire qu'on fait exploser les médiums. Ça, je pense que c'est une conquête assez récente pour l'école. Là, on donne un vrai statut à de nouveaux médias. Une autre chose qui me frappe, c'est qu'on n'apprend pas seulement à être *lecteur*, mais on apprend à être *auteur*. De nouveau, il y a quelque chose de singulier. Être auteur, c'est se confronter aux exigences de formalisation de sa propre singularité. Comment vais-je dire quelque chose aux autres qu'ils peuvent comprendre sans que soit perdue la singularité ? Donc il faut, non pas inventer un langage (parce que si on l'invente totalement personne ne pourra le comprendre), mais il faut participer à un langage et se contraindre à passer à la forme. Je pense que ça répond exactement à la problématique que Jean-Pierre a soulevée ce matin.